

# LE PARFUM

PATRICK SÜSKIND

# LE PARFUM

Histoire d'un meurtrier

Roman traduit de l'allemand  
par Bernard Lortholary



**VOIR DE PRÈS**

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre de langue allemande :

*Das Parfum, Die Geschichte eines Mörders*,  
édité par Diogenes Verlag AG, Zurich.

Ce livre a été publié grâce à la recommandation de Michel-François Demet.

© Diogenes Verlag AG, Zurich, 1985

© Librairie Arthème Fayard, 1986, pour la traduction française

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-251-6

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

# PREMIÈRE PARTIE

Au XVIII<sup>e</sup> siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus abominables de cette époque qui pourtant ne manqua pas de génies abominables. C'est son histoire qu'il s'agit de raconter ici. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille et si son nom, à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce n'est assurément pas que Grenouille fût moins bouffi d'orgueil, moins ennemi de l'humanité, moins immoral, en un mot moins impie que ces malfaisants plus illustres, mais c'est que son génie et son unique ambition se bornèrent à un domaine qui ne laisse point de traces dans l'histoire : au royaume évanescent des odeurs.

À l'époque dont nous parlons, il régnait dans les villes une puanteur à peine imaginable pour les modernes que nous sommes. Les rues puaien le fumier, les arrière-cours puaien l'urine, les cages d'escalier puaien le bois moisi et

la crotte de rat, les cuisines le chou pourri et la graisse de mouton ; les pièces d'habitation mal aérées puait la poussière renfermée, les chambres à coucher puait les draps gras, les courtepointes moites et le remugle âcre des pots de chambre. Les cheminées crachaient une puanteur de soufre, les tanneries la puanteur de leurs bains corrosifs, et les abattoirs la puanteur du sang caillé. Les gens puait la sueur et les vêtements non lavés ; leurs bouches puait les dents gâtées, leurs estomacs puait le jus d'oignons, et leurs corps, dès qu'ils n'étaient plus tout jeunes, puait le vieux fromage et le lait aigre et les tumeurs éruptives. Les rivières puait, les places puait, les églises puait, cela puait sous les ponts et dans les palais. Le paysan puait comme le prêtre, le compagnon tout comme l'épouse de son maître artisan, la noblesse puait du haut jusqu'en bas, et le roi lui-même puait, il puait comme un fauve, et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver. Car en ce XVIII<sup>e</sup> siècle, l'activité délétère des bactéries ne rencontrait encore aucune limite, aussi n'y avait-il aucune activité humaine,

qu'elle fût constructive ou destructive, aucune manifestation de la vie en germe ou bien à son déclin, qui ne fût accompagnée de puanteur.

Et c'est naturellement à Paris que la puanteur était la plus grande, car Paris était la plus grande ville de France. Et au sein de la capitale il était un endroit où la puanteur régnait de façon particulièrement infernale, entre la rue aux Fers et la rue de la Ferronnerie, c'était le cimetière des Innocents. Pendant huit cents ans, on avait transporté là les morts de l'Hôtel-Dieu et des paroisses circonvoisines, pendant huit cents ans on y avait jour après jour charroyé les cadavres par douzaines et on les y avait déversés dans de longues fosses, pendant huit cents ans on avait empli par couches successives charniers et ossuaires. Ce n'est que plus tard, à la veille de la Révolution, quand certaines de ces fosses communes se furent dangereusement effondrées et que la puanteur de ce cimetière débordant déclencha chez les riverains non plus de simples protestations, mais de véritables émeutes, qu'on finit par le fermer et par l'éventrer, et qu'on pelleta des millions d'ossements et de crânes

en direction des catacombes de Montmartre, et qu'on édifia sur les lieux une place de marché.

Or c'est là, à l'endroit le plus puant de tout le royaume, que vit le jour, le 17 juillet 1738, Jean-Baptiste Grenouille. C'était l'une des journées les plus chaudes de l'année. La chaleur pesait comme du plomb sur le cimetière, projetant dans les ruelles avoisinantes son haleine pestilentielle, où se mêlaient l'odeur des melons pourris et de la corne brûlée. La mère de Grenouille, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux Fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider. Les poissons, prétendument pêchés le matin même dans la Seine, pouaient déjà tellement que leur odeur couvrait l'odeur de cadavre. Mais la mère de Grenouille ne sentait pas plus les poissons que les cadavres, car son nez était extrêmement endurci contre les odeurs, et du reste elle avait mal dans tout le milieu du corps, et la douleur tuait toute sensibilité aux sensations extérieures. Elle n'avait qu'une envie, c'était que cette douleur cessât, elle voulait s'acquitter le plus vite possible de ce répugnant



enfantement. C'était son cinquième. Tous les autres avaient eu lieu derrière cet étal et, à tous les coups, ç'avait été un enfant mort-né ou à peu près, car cette chair sanguinolente qui sortait là ne se distinguait guère des déchets de poisson qui gisaient sur le sol, et ne vivait d'ailleurs guère davantage, et le soir venu, tout cela était balayé pêle-mêle et partait dans des carrioles vers le cimetière ou vers le fleuve. C'est ce qui allait se passer une fois de plus, et la mère de Grenouille, qui était encore une jeune femme, vingt-cinq ans tout juste, qui était encore tout à fait jolie et qui avait encore presque toutes ses dents et encore des cheveux sur la tête, et qui à part la goutte, la syphilis et un peu de phtisie n'avait aucune maladie grave, qui espérait vivre encore longtemps, peut-être cinq ou dix ans, et peut-être même se marier un jour et avoir de vrais enfants en étant la respectable épouse d'un artisan qui aurait perdu sa femme, par exemple..., la mère de Grenouille souhaitait que tout cela finisse. Et quand les douleurs se précisèrent, elle s'accroupit et accoucha sous son étal, tout comme les autres fois, et trancha

avec son couteau à poisson le cordon de ce qui venait d'arriver là. Mais voici qu'à cause de la chaleur et de la puanteur (qu'elle ne percevait pas comme telles, mais plutôt seulement comme une chose insupportable et enivrante, un champ de lys ou une chambre close où l'on a mis trop de jonquilles), elle tourna de l'œil, bascula sur le côté, roula sous la table et jusque sur le pavé, restant là en pleine rue, le couteau à la main.

On crie, on accourt, les badauds font cercle, on va chercher la police. La femme est toujours là, couchée par terre, le couteau à la main, et elle revient lentement à elle.

On lui demande ce qui s'est passé.

— Rien.

Et qu'est-ce qu'elle fait avec ce couteau ?

— Rien.

Et qu'est-ce que c'est que ce sang sur ses jupes ?

— C'est les poissons.

Elle se lève, jette le couteau et s'en va, pour aller se laver.

Mais voilà que, contre toute attente, la chose sous l'étal se met à crier. On va y voir et, sous

un essaim de mouches, au milieu des entrailles et des têtes de poissons, on découvre le nouveau-né, on le dégage. On le confie d'office à une nourrice, la mère est arrêtée. Et comme elle ne fait aucune difficulté à avouer qu'elle aurait sûrement laissé crever le marmot, comme du reste les quatre précédents, on la traduit en justice, on la condamne pour infanticide réitéré et, quelques semaines plus tard, on lui coupe la tête en place de Grève.

L'enfant avait déjà changé trois fois de nourrice. Aucune n'avait voulu le garder plus de quelques jours. Il était trop goulu, disaient-elles, il tétait pour deux, il ôtait le lait de la bouche des autres nourrissons et le pain de la bouche des nourrices, puisqu'on ne pouvait pas vivre en n'en ayant qu'un seul. L'officier de police chargé de cette affaire, un certain La Fosse, commençait à en avoir assez et méditait déjà de faire porter l'enfant au centre de regroupement des enfants trouvés et orphelins, au bout de la rue Saint-Antoine, d'où partaient chaque jour des convois d'enfants à destination du grand orphelinat d'État de Rouen. Mais comme ces

transports s'effectuaient par porteurs chargés de hottes de raphia où, pour assurer un meilleur rendement, on fourrait ensemble jusqu'à quatre nourrissons ; comme du même coup, le taux de décès en cours de route était extrêmement élevé ; comme pour cette raison les porteurs avaient pour consigne de prendre uniquement en charge des nourrissons qui fussent baptisés et munis d'un billet de transport en bonne et due forme qui devait être visé à l'arrivée à Rouen ; mais comme l'enfant Grenouille n'était ni baptisé, ni d'ailleurs pourvu d'un nom que l'on pût inscrire sur un billet de transport en bonne et due forme ; et comme d'autre part il n'était guère concevable que la police abandonnât anonymement un enfant en l'exposant aux portes mêmes du centre de regroupement, ce qui eût été le seul moyen de couper à toute autre formalité... bref, en raison de toute une série de difficultés, ressortissant à la bureaucratie et au fonctionnement des administrations, que semblait soulever l'expédition du petit enfant, et parce qu'au demeurant le temps pressait, l'officier de police La Fosse préféra renoncer

à faire exécuter sa première décision et donna pour instruction qu'on remette ce garçon aux mains de quelque institution religieuse qui en donnerait décharge, veillerait à le baptiser et déciderait de son destin ultérieur. On put s'en défaire au profit du cloître Saint-Merri, dans la rue Saint-Martin. Il y reçut le baptême et le nom de Jean-Baptiste. Et parce que le prier était ce jour-là d'heureuse humeur et qu'il avait encore quelques fonds pour les bonnes œuvres, l'enfant ne fut pas expédié à Rouen, mais mis à l'engrais aux frais du cloître. À cette fin, on le confia à une nourrice nommée Jeanne Bussie, dans la rue Saint-Denis, et l'on accorda jusqu'à nouvel ordre trois francs par semaine à cette femme pour salaire de ses efforts.

## 2

Quelques semaines plus tard, Jeanne Bussie se présentait, un panier au bras, à la porte du cloître Saint-Merri et, s'adressant au père Terrier qui lui ouvrait, un moine d'une cinquantaine